Les Poèmes de la Mer

LES

POËMES DE LA MER

PAR

J. AUTRAN





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

—

1852

Joseph Autran

1852

 © Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

L'auteur

Joseph Autran



 © Poeticus 2014 - 2026

Joseph Autran est un poète et auteur dramatique français, né le 20 juin 1813 à Marseille et mort le 6 mars 1877 à Marseille.

 © Poeticus 2014 - 2026

A Franz Liszt

Sous quels cieux nouveaux, ô mon grand artiste.
Ta sonore tente a-t-elle émigré ?
Moi dont l'amitié te suit à la piste,
Je reviens, ce soir, solitaire et triste,
Revoir un doux lieu par toi consacré.

Un soir de juillet, un soir que la lune
D'un reflet splendide argentait le flot,
La persienne ouverte au frais de la dune,
Tu t'assis, jugeant cette heure opportune,
Devant un clavier du cher Boisselot.

L'odorante chambre, où la voix des lames
D'instant en instant montait jusqu'à nous,
Ne réunissait, fraternelles âmes,
Que toi, deux amis ; et deux blanches femmes
Qui penchaient vers toi leur front pâle et doux.

Et là, sous ta main qui pétrit l'ivoire,
Tandis que grondait le riche instrument,
Les flots étonnés, immense auditoire,
Les flots à leur tour consacraient ta gloire
De leur magnifique applaudissement !

Et moi je croyais, incliné dans l'ombre,
Vibrant à la fois d'esprit et de corps,
Entendre en écho, sous la rive sombre,
L'acclamation des âmes sans nombre
Qu'ont fait tressaillir tes divins accords !

© Poeticus 2014 - 2026

A une jeune passagère

Quoi ! Vous à pareille heure ici, belle inconnue !
Étrangère, et pour moi cependant déjà sœur !
Vous, si jeune et si frêle, êtes aussi venue
Admirer l'ouragan dans toute sa noirceur !

Quoi ! Pour l'étudier, cette mer en colère
Dont les flots mugissants bondissent par troupeaux,
Vous avez, sous le pont, laissé votre vieux père
Et le hamac flottant qui donne le repos !

Ce qu'il vous faut, enfant, ce ne sont point, sans doute,
Ces vents fougueux, ce ciel de ténèbres tendu,
Ces flots où le navire en vain cherche-sa route,
Comme dans une steppe un aveugle perdu.

Non ! Ce qu'il vous faudrait à vous, ô jeune fille,
Ce serait un doux soir de Naples, où nous allons,
Une nuit de printemps, quand tout l'azur scintille,
Quand le rossignol chante à l'écho des vallons ;

Ce serait la villa des collines heureuses,
Où, penchée au balcon de parfums inondé,
Vous pourriez aspirer les brisés langoureuses,
Et voir luire un ciel bleu, d'étoiles tout brodé.

Et pourtant vous venez, sur le pont du- navire,
Contempler cette mer qui se creuse en tombeaux,
Interroger la voix du flot qui se déchire,
Et des vents engouffrés aux voiles en lambeaux !

Dites ! Qui vous a fait, à vous pareille aux anges,
Cet attrait du péril, ce besoin de terreurs ?
D'où te viennent, enfant, ces caprices étranges ?
D'où te vient cette soif des suprêmes horreurs ?

L'aube au front souriant n'aime pas le nuage,
La colombe n'a pas les instincts de l'aiglon :
Qui donc a mis en toi, sous ce tendre visage,
L'amour du fauve éclair et de l'âpre aquilon ?

Ah ! Je le sens : il est, à l'époque où nous sommes,

 © Poeticus 2014 - 2026

Un terrible démon qui court de toute part,
Oui souffle dans le cœur des enfants et des hommes,
De la vierge naïve et du morne vieillard.

Travaillés nuit et jour d'une sombre folie,
Nous sommes tous enfants d'un siècle infortuné ;
Et toute jeune fille est la sœur d'Amélie,
Ainsi que tout jeune homme est frère de René.

Et nous aspirons tous, pauvre foule inquiète,
Vers quelque Dieu caché que rien ne dévoila ;
Et nous le poursuivons jusque dans la tempête,
Et nous disons partout : — Il est peut-être là !

© Poeticus 2014 - 2026

Aux alcyons

Les soirs d'automne, quand l'orage
Sur les blancs contours de la plage
Sème la vague en tourbillons,
J'aime à venir sur cette rive
Écouter votre voix plaintive,
Alcyons ! Tristes alcyons !

Du bord de ces roches, couvertes
De sable humide et d'algues vertes,
Longtemps je vous poursuis de l'œil,
Hirondelles de la tourmente,
Qui, sur la mer sombre et fumante,
Voltigez d'écueil en écueil !

Et pendant qu'au gré de la houle
Le flot, qui s'élève et s'écroule,
Vous cache et vous montre à mes yeux,
Sur le roc bruyant de la grève,
Pensif, je m'assieds, et je rêve
A vos destins mystérieux.

Oui, votre sort est un mystère :
Vous ne possédez sur la terre
Ni rameau, ni toit abrité.
Vous n'avez, quand les vents rebelles
Ont lassé l'effort de vos ailes,
Qu'un lit sur le flot agité.

En vous est la fidèle image
Du marin qui, loin du rivage,
Laboure les vallons mouvants :
Tout le jour, s'usant à la peine,
Il dort la nuit une heure à peine,
Ballotté par l'onde et les vents.

Ou plutôt, de mon destin même,
N'êtes-vous pas le triste emblème ?
La paix est mon vœu le plus cher ;
Je la demande à toute chose,
Et nulle part je ne me pose,
Pas plus que vous sur cette mer.

© Poeticus 2014 - 2026

C'est pourquoi, par les temps d'orage,
Lorsque le vent sème la plage
De flots roulés en tourbillons,
J'aime à venir, sur cette rive,
Écouter votre voix plaintive,
Alcyons ! Tristes alcyons !

Que tout poète écoute et vante
Le rossignol, harpe vivante,
Mélodieux chantre des bois :
Aux éclats de son deuil sonore,
Alcyons, je préfère encore,
Oui, je préfère votre voix !

Jadis, aux jours du monde antique,
Quand sur les golfes de l'Attique
Vous alliez aimer et nicher,
On voyait, ô riant mystère !
L'aquilon tout à coup se taire,
Et la mer au loin se coucher.

Suivant un récit de la Grèce,
— Cette conteuse enchanteresse
D'où nous vient tout enseignement, —
C'est par respect pour votre couche
Que les vents détendaient leur bouche,
Que le flot devenait clément.

Ce récit n'est-il qu'imposture ?
Maintenant, hélas ! La nature
N'a plus de ces soins généreux.
Qu'importent aux vents en furie
Vos nids qu'un souffle contrarie,
Vos amours désolés par eux !

Dans un berceau d'algue et d'écumes,
Reposent, frêles et sans plumes,
Vos derniers-nés à peine éclos ;
Fatigués par tant de secousses,
Ils usent en vain leurs voix douces
A vous rappeler sur les flots.

Et vous, comme en ces jours d'automne
Les feuilles que l'arbre abandonne

 © Poeticus 2014 - 2026

S'en vont roulant sur les sillons,
Tels, au souffle du vent qui passe,
Vous disparaissez dans l'espace,
Alcyons, tristes alcyons !

 © Poeticus 2014 - 2026

Avant que mon adieu salue

Avant que mon adieu salue avec tristesse
Paris, ce beau Paris qui fut l'humble Lutèce,
Et que j'aille revoir les fortunés climats
Où Marseille au rivage aligne tant de mâts,
Laisse-moi rafraîchir, ami, dans ta mémoire,
La promesse qu'un jour tu me fis après boire,
Promesse que je veux, à ce dernier moment,
Lier d'un nœud si fort qu'elle vaille un serment.
Oui, dimanche dernier, tandis qu'assis à table
Nous fêtions l'amitié récente et déjà stable :
Libre un jour, me dis-tu, j'irai, fuyant Paris,
Visiter au soleil vos rivages fleuris. —

Esprit aventureux que le caprice emporte,
Hâte-toi donc vers nous. Assise sur la porte,
Notre hospitalité, douce aux nouveaux venus,
Dans l'aiguière d'argent lavera tes pieds nus.
Viens, nous t'accueillerons comme oh accueille un frère :
De tes pesants travaux jaloux de te distraire,
Nous te ferons goûter, exempt de tout lien,
Les loisirs que nous donne un ciel italien.
Tu dois avoir besoin, journalier de la Presse,
De déposer parfois le fardeau qui t'oppresse.
Terrible est ton labeur : sur le même sillon,
S'incliner chaque jour, pressé par l'aiguillon ;
A la pluie, au soleil, marcher tête baissée,
Pour semer ou cueillir le grain de la pensée ;
Au troupeau des esprits aplanir le chemin ;
Pressentir le secret de chaque lendemain ;
Au monde, enfin, donner la lumière et la vie,
Et des sots en retour n'obtenir que l'envie,
Une tâche pareille use le plus dispos ;
Viens donc, viens près de nous essayer du repos.
Pour délasser tes nerfs de leurs âpres secousses,
Tu trouveras ici des mœurs simples et douces,
La tranquille province à l'esprit lent mais droit,
Et le temps à passer moins lourd que l'on ne croit.
Pour qu'il goûte ici-bas, durant son court passage,
Le calme cher aux dieux et non moins cher au sage,
Que faut-il au poète ? Un loisir sans ennui,
Le soleil sur sa tête et la mer devant lui !

 © Poeticus 2014 - 2026

La mer ! Tu la verras cette merveille immense,
Vieux chef-d'œuvre que Dieu sans cesse recommence,
A chaque heure du jour, changeant l'aspect de l'eau,
Comme un peintre indécis qui refait son, tableau. —
Si tu n'as encore vu, sur la côte normande,
Que le sombre Océan, à qui nul ne commande,
Tu n'as vu qu'un vieillard aux airs mornes et froids,
Taciturne et grondeur, comme sont les vieux rois.
La mer où je t'appelle a l'aspect moins farouche :
De souffles odorants elle embaume sa couche ;
Des rayons d'un beau ciel ses flots sont toujours teints.
Elle affecte des airs folâtres ou mutins.
Variable, fantasque, elle rit, elle pleure ;
De la colère au calme elle passe dans l'heure.
La Méditerranée est la femme à vingt ans,
La folle courtisane aux caprices flottants :

Dénouant ses cheveux qu'aucun réseau n'enferme,
Vagabonde, elle court de Marseille à Palerme,
Et, pour orner sa robe opulente en couleurs,
Des lointains archipels va moissonner les fleurs.
Il est beau de la voir, le matin, à la grève,
Quand du sombre horizon la jeune aube se lève,
Et semble un lis d'argent qui, lentement éclos,
A sa corolle au ciel et son pied dans les flots.
Il est beau de la voir, il est doux de l'entendre
Le soir, lorsque sa voix prend un accent plus tendre,
Et qu'aux pins, agités de nocturnes frissons,
D'une vague musique elle jette les sons.
Ce qu'elle dit alors, sous l'étoile sereine,
C'est un chant triste et doux, de Muse et de Sirène,
Qui conseille l'amour, foyer d'enivrements,
Ou nous parle des morts dans le passé dormants.
Au poète rêveur, son unique auditoire,
Elle raconte aussi l'universelle histoire,
Fastes et souvenirs dont peuvent témoigner
Tant de marbres épars que son flot vient baigner !
Tous les drames fameux qu'a joués l'ancien monde,
Pour théâtre mouvant n'ont-ils pas eu son onde ?
Législateurs, soldats, les chefs du genre humain,
N'ont-ils pas tous, un jour, passé par son chemin ?
N'a-t-elle pas bercé dans son sillon bleuâtre
La barque de César, celle de Cléopâtre ;
Conduit au saint tombeau les preux bardés de fer,

 © Poeticus 2014 - 2026

Et jeté vers le Nil Bonaparte et Kléber ?
Sa grande voix, enfin, qui monte de la rive,
Sourd grondement, clameur triomphale ou plaintive,
Bruit qui sort de l'écueil sous l'écume effacé,
N'est-elle pas toujours-un écho du passé ?...

C'est là que-tu viendras ; c'est là, sous une treille
Où meurent les rumeurs de l'active Marseille,
Que ta place est marquée, et qu'en mai je t'attends,
Ami d'un jour, plus cher qu'un ami de vingt ans !...

 © Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

Bordighiera

Humbles toits, rassemblés au flanc de la colline
Que ceignent les palmiers ;
Tuiles au rouge émail qu'un vieux clocher domine.
Hanté par les ramiers ;

Des portes où la vigne arrondit son treillage,
Et, devant les maisons,
Des barques de pêcheurs, qu'on retire à la plage
Aux ingrates saisons ;

Sur les bois, sur les eaux, je ne sais quel sourire
Qui descend d'un ciel clair ;
Je ne sais quelle paix qu'à toute heure on respire
Dans la douceur de l'air...

C'est là que j'ai fixé ma course vagabonde,
Aisément oublieux
De Rome et de Paris, de toute chose au monde,
Hormis de tes beaux yeux !

D'un loisir varié, maritime ou champêtre,
Jouissant à mon choix,
Je vais passer ici la semaine, peut-être...
Peut-être aussi le mois.

La maison que j'habite, indigente chaumière
Qui se tient à l'écart,
Brode pourtant son mur d'une frise de pierre
Ciselée avec art.

Un lierre envahisseur, touffu, maille par maille
Grimpant et s'accrochant,
A si bien fait que l'œil ne voit plus la muraille
Qui fait face au couchant.

Un oiseau familier chante sous la toiture ;
Il mêle, heureux bouvreuil,
Sa voix au bruit des flots, qui de notre clôture
Viennent blanchir le seuil.

J'ai pour hôte un pêcheur, à la mer toujours brave

 © Poeticus 2014 - 2026

Quoique vieux entre tous,
Pour hôtesse une veuve au maintien noble et grave,
Au parler rare et doux.

Tout le jour, à travers la maison solitaire,
Elle rôde sans bruit,
Veillant encore, parfois, près de sa lampe austère,
Une part de la huit.

Quand, ses fuseaux en main, je la vois à sa porte,
Debout sur les degrés,
Telle autrefois, me dis-je, était la femme forte
Des poètes sacrés !

A midi, sur ma table elle pose, attentive,
L'œuf du jour, frais éclos,
Du lait, quelques fruits mûrs, qu'elle-même cultive
En son modeste enclos.

Là, croissent à cette heure, auprès d'une eau courante
Qui fuit dans le gravier,
Œillet, pervenche et rose, à l'ombre transparente
D'un antique olivier.

Ce matin, j'y cueillais, du bord de ma fenêtre,
Des feuilles de jasmin,
Souvenir odorant, qui, d'un pli de ma lettre,
Glissera dans ta main.

Que ne peut le zéphyr chargé de ce message
Te porter à la fois
Les plus fraîches senteurs de ce divin rivage
Et ses plus douces voix !

 © Poeticus 2014 - 2026

Carqueiranne

Je les avais jadis visités, ces rivages
Où le cristal des eaux reflète un ciel si pur,
Où la terre embaumée abonde en fleurs sauvages,
Où le figuier s'incline et trempe ses feuillages
Au maritime azur.

J'en avais emporté les images .heureuses ;
Dans mes songes, depuis, j'avais revu souvent
Les verts enclos ; le môle aux vieilles dalles creuses,
Les grands pins contournés, dont les voûtes ombreuses
Chantent au moindre vent ;

Les sables où la mer aborde sans secousse ;
Le vallon, l'anse étroite, — asile reculé,
Où les sources du mont, ruisselant sur la mousse,
Viennent jusques au bord confondre leur eau douce
Avec le flot salé ;

Et les lits d'herbe épaisse, et les tièdes collines,
Et les blocs de granit couronnés de vieux bois,
Et les débris romains, solennelles ruines...
— Oh ! vivre une saison sur ces plages divines !
Avais-je dit parfois.

Vivre à deux, dans cette ombre et dans cette lumière ;
Fouler à deux la sauge et le thym du coteau ;
Se bâtir, au penchant de l'inculte bruyère,
Une demeure, un nid, soit palais, soit chaumière,
Qu'importe en lieu si beau ?

Et là, des mois entiers, se donner à l'extase ;
Dans le bleu sans limite à loisir voyager ;
Voir l'aube qui vous rit en soulevant sa gaze ;
Voir, au soleil couchant, sur la mer qui s'embrase,
Les Iles d'Or nager ;

Humer à pleins poumons cet air qui réconforte,
Qui rend une jeunesse au cœur du défaillant ;
Vivre des fruits du sol, du butin que rapporte
Le pêcheur familier, — qu'il jette à voire porte
Encore tout frétillant ;

© Poeticus 2014 - 2026

S'abriter, à midi, dans l'antre basaltique
Qu'ombrage la liane accrochée aux palmiers ; —
Lentisques, aloès, colonie exotique,
S'asseoir auprès de vous, rêver du monde antique
Et des amours premiers !

Conduire l'adorée à l'ombre des grands chênes,
Me coucher dans les fleurs, le front sur ses genoux ;
Croire que tout finit aux montagnes prochaines,
Que le monde n'est plus, que la vie et ses chaînes
N'existent plus pour nous ;

Renouveler sans fin les mutuelles flammes,
Et, les yeux vers le ciel, dire au Seigneur : Merci !
Et dire aux éléments, aux fleurs, aux vents, aux lames,
Dire aux astres des nuits : — N'avez-vous pas des âmes
Qui tressaillent aussi ?...

Un jour donc, je voulus réaliser le rêve ;
Nous courûmes chercher le lieu d'enchantement.
Le soir du lendemain nous touchions à la grève :
La mer, la sombre mer que l'ouragan soulève,
Grondait sinistrement !

Une jaune vapeur sur les eaux descendue
Anticipait la nuit et présageait un deuil ;
L'éclair illuminait ardemment l'étendue,
Et la vague jetait une barque éperdue
Aux pointes de l'écueil.

Longue nuit de malheur ! — Quand fut tombé l'orage,
Hélas ! Il fallut voir les naufragés meurtris
Se grouper sur le roc, sans abri, sans courage,
L'œil tourné vers la mer, qui, trois jours, au rivage
Apporta les débris !

 © Poeticus 2014 - 2026

Chanson d'un triton

Les vents fougueux, les vents déchaînés à grand bruit
Contre les noirs écueils, ce soir, déchirent l'onde.
Qu'ils soufflent ! Sous le toit de ma grotte profonde,
Tu pourras, sans danger, dormir toute la nuit :
Au bruit tumultueux de la vague irritée,
Dors d'un sommeil tranquille, ô blanche Galatée !

De l'orageux Notus quand retentit la voix,
Dans le creux des vieux pins la colombe se cache,
Et, repliant le front sous son aile sans tache,
Paisible, elle sommeille au murmure des bois ;
Au murmure des vents et de l'onde irritée,
Sommeille ici, comme elle, ô blanche Galatée !

Mes mains ont revêtu des tissus les plus doux
La couche bienheureuse où ta beauté repose,
Où, la bouche entr'ouverte et la paupière close,
Tu dors, à mes baisers livrant tes blancs genoux.
Au bruit des vents, au bruit de la vague irritée,
Dors sur le lin d'Egypte, ô blanche Galatée !

L'écume, qui jaillit de l'écueil à l'écueil,
Brille comme une neige aux sables de la grève ;
Mais, sous tes cheveux d'or que la brise soulève,
De quel plus frais éclat ton sein brille à mon œil !
Au murmure des vents et de l'onde irritée,
Dors sur la blanche plage, ô blanche Galatée !

A ses yeux dévoilé, ton corps au pur contour
Ferait pâlir Vénus, la superbe immortelle ;
Si riche en est la forme et la grâce en est telle
Que Jupiter témoin en sécherait d'amour.
Au bruit des vents, au bruit de la vague irritée,
Dors, belle pour moi seul, ô blanche Galatée !

Aux bords siciliens, ton effroyable amant
Te réclame, et de pleurs trempe son œil unique :
Laisse l'affreux vieillard de l'île volcanique
Grossir le cri des flots de son rugissement.
Au murmure des vents et de Fonde irritée,
Rêve d'un autre amour, ô blanche Galatée !

© Poeticus 2014 - 2026

Entre les dieux des mers qui nagent par essaim,
Je n'ai qu'un rang modeste et qu'une humble fortune.
N'importe ! De tous ceux que commande Neptune,
Nul ne fait mieux que moi résonner le buccin.
Au bruit des vents, au bruit de la vague irritée,
Rêve à mes doux accords, ô blanche Galatée !

Dieu pauvre, et cependant riche de ton amour,
Je n'échangerais pas cette grotte de pierre
Pour l'antre de corail, de jaspe et de lumière,
Où notre vieux roi tient les nymphes de sa cour.
Au murmure des vents et de l'onde irritée,
Dore, seul bien de mes yeux, ô blanche Galatée !

En vain me souriraient tes plus aimables sœurs,
Amphitoé, Proto, Doris, Callianire,
Doto, Cymodocée et Némerte et Janire :
Pour moi tes seuls baisers abondent en douceurs.
Au bruit des vents, au bruit de la vague irritée,
Dors sans crainte jalouse, ô blanche Galatée !

Dors ! Au fond de la mer, de mes yeux si connu,
Au pied des caps moussus où la vague déferle,
Je vais recueillir l'ambre, et la nacre et la perle,
Qui pareront demain tes bras et ton sein nu.
Au murmure des vents et de l'onde irritée,
Rêve parure et gloire, ô blanche Galatée !

L'orage dissipé, l'éther n'est que plus pur :
Les cieux, demain, seront brillants, la mer sereine
Et toi, comme Téthis, l'éblouissante reine,
Tu te promèneras sur ta conque d'azur.
Au bruit des vents, au bruit de la vague irritée
D'un triomphe prochain rêve, ô ma Galatée !

 © Poeticus 2014 - 2026

Chansons du soir

Après un jour d'été, quand la ville s'endort,
Qu'elle étouffe l'écho de ses rumeurs dernières ;
Quand les lampes du soir dans les maisons du port
S'allument, et sur l'eau projettent leurs lumières ;

Le long des quais obscurs, il est doux d'écouter,
Dans cet apaisement des heures recueillies,
Les airs que les marins se prennent à chanter
D'une âme enfin rendue à ses mélancolies.

Préludant au sommeil qui va bientôt venir,
Ce chant, dont la tristesse à temps égaux s'exhale,
Pour chaque matelot est comme un souvenir,
Comme une vision de la terre natale.

Marqué de son accent chaque peuple a le sien :
L'Anglais un rythme dur, mêlé de quelque ivresse,
L'Espagnol un refrain pieux, l'Italien
Des couplets que l'amour emmielle de tendresse.

Mais, entre ces accords, à mon gré le plus doux,
C'est l'air vague et plaintif, la sourde cantilène
Que les matelots grecs, hôtes fréquents chez nous,
Chantent sur leur navire, assis vers la poulaine.

Sans varier d'un son, d'où viens-tu, chant si vieux,
Héritage flottant qu'un siècle à l'autre envoie ?
Est-il vrai, matelots, que, parmi vos aïeux,
On le chantait aux jours de la guerre de Troie ?

© Poeticus 2014 - 2026

Mare velivolum

Où vont ces vaisseaux aux vives allures
Qui, sortant du port, nous disent adieu ?
Où vont ces vaisseaux aux blanches voilures
Que mon œil poursuit à l'horizon bleu ?

Ils vont, dispersés sur les vastes ondes,
Explorer des bords inconnus de nous ;
Loin de ce rivage, ils vont voir des mondes
Mille fois plus beaux, mille fois plus doux.

Mais nul, dans son vol, n'atteindra la grève
Du pays où tend mon désir lointain ;
Car le monde, hélas ! Que mon âme rêve
N'est aucun de ceux qu'un navire atteint !...

© Poeticus 2014 - 2026

Pulchra Nimis

Dans la rade où se joue une brise odorante,
Aujourd'hui je voguais, au retour de Sorrente.
Je rapportais à Naples un radieux butin,
Un beau thyrse de fleurs écloses du matin,
Merveilles de ces bords, telles qu'à sa Madone,
Le premier jour de mai, Sorrente seule en donne.
La pervenche à l'iris, la rose au lis des bois
S'y mêlaient ; de rosée ils humectaient mes doigts.
Un sceptre eût mal payé mon bouquet d'herbes folles,
Tant l'humide faisceau de pistils, de corolles,
Infiltrait à mon âme un pur enivrement. —
Malgré mes deux rameurs, je voguais lentement.
Tout à coup, vif oiseau dont la plume étincelle,
A passé près de nous une agile nacelle ;
Elle allait à Sorrente, à juger par l'essor
De son foc, qui brillait comme une lame d'or.
A sa poupe un rameur, — vieillard au poil de neige, —
A sa proue une femme, une reine, que sais-je ?
Jamais femme ici-bas, jamais royale enfant
N'eut, marqué sur le front, signe plus triomphant.
Ses opulents cheveux, noirs comme la nuit même,
Autour de ce front blanc nouaient leur diadème,
Où flottaient et brillaient, aux tresses du bandeau,
Deux tiges de jasmins chargés de gouttes d'eau.
Son œil, — oh ! Qu’il fera souffrir quelque pauvre âme !
Son œil lançait l'éclair que projette la rame,
Quand, sortant de la mer aux reflets du couchant,
Elle luit et reluit comme un acier tranchant.
Un corsage aminci de velours écarlate,
Une jupe où la hanche aisément se dilate,
Un collier de corail entremêlant ses tours,
Une croix d'or au sein : voilà ses seuls atours.
Sa lèvre, comme un arc sous la main qui le plie,
Se courbait de dédain ou de mélancolie ;
Et, tandis qu'un bras nu portait son front charmant,
L'autre, dans le flot clair, pendait négligemment.
Extase de mon œil, trop vite évanouie !
Sa nacelle Volait sur la mer éblouie :
Je n'ai pu que lancer d'une rapide main
Toutes mes fleurs vers elle, et l'atteindre en chemin.
Elle, sans simuler ni crainte ni surprise,

 © Poeticus 2014 - 2026

A vu tomber la gerbe à ses pieds, — et l'a prise
D'un geste simple et lent, comme un hommage dû,
Comme un don de vassal qu'un regard m'a rendu.
Ah ! J’étais trop payé de mon indigne hommage,
Ô superbe inconnue, adorée au passage !
Vous emportiez mes fleurs ; moi, combien mieux doté,
J'emportais ton image, éclatante beauté !

© Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

Nuit de mai

Au couchant lumineux quand le jour se replie,
Qu'une planète au ciel déjà peut s'entrevoir,
Il fait bon, couple errant sur une onde assouplie,
De respirer à deux l'air embaumé du soir,
De saluer là-haut ces premières étoiles
Dont le rayon lointain nous invite à rêver :
Matelot ! Matelot ! Laisse tomber tes voiles ;
Notre rêve est si doux que je veux l'achever !

Extase où, sans effort, tout chagrin se dissipe !
Du ciel et de la mer contempler les couleurs,
Aspirer dans le vent, qui vient du Pausilippe,
Le parfum des citrons et des lauriers en fleurs ;
Sentir si près de soi la femme qu'on adore,
Voir son sein par moment d'amour se soulever !
Matelot, matelot, ne rentrons pas encore ;
Notre rêve est si doux que je veux l'achever !

Ses cheveux dénoués que l'ivoire abandonne,
Mêlés à mes cheveux, flottent au même vent ;
Son front penche ; ses doigts, de fée ou de Madone,
Frémissent dans ma main sous mon baiser fervent.
Loin des jaloux déçus, loin des perfides trames,
Le bonheur est ici pour qui sait le trouver :
Matelot, matelot, laisse pendre tes rames ;
Notre rêve est si doux que je veux l'achever !

© Poeticus 2014 - 2026

Les nuits de Naples

Après ces jours d'été dignes du ciel numide,
Quand le soleil a fui sous l'occident en feu,
Heureux qui vient, le soir, sur la falaise humide,
Dilater ses poumons à l'air du golfe bleu !

Est-il parfum meilleur que celui de ces plages ?
Que ce vent de la nuit, aux retours attendus,
Qui mêle des senteurs d'algue et de coquillages
Aux odeurs des citrons sur la mer suspendus ?

Nuit suave ! Le flot, sans ride et sans secousse,
Repose ; il n'atteint pas jusqu'au sable du bord.
Sa caresse au rivage, intermittente et douce,
Semble un dernier baiser de femme qui s'endort.

Pas un bruit à la rive : au ciel pas une tache.
D'une clarté diurne on dirait qu'il reluit.
Est-ce qu'un jour sans fin à ce beau ciel s'attache,
Et, d'un éclat vainqueur, brille à travers la nuit ?

Ce jour n'est pas le jour dont la lumière embrase
Il ne réchauffe plus, mais il éclaire encore.
Il revêt les coteaux d'une tremblante gaze
Que les anges de l'air tissent d'argent et d'or.

Tel était votre jour, mânes de l'Élysée,
Dont Virgile plaçait les royaumes ici ;
Car, à lui, sa chimère, enfin réalisée,
N'était qu'un vallon calme et qu'un ciel adouci.

Ce réseau, qui partout en pâles lueurs tombe,
Ne cache rien à l'œil dans l'immense horizon :
Voilà le Pausilippe, où Virgile a sa tombe ;
Là, Sorrente, où le Tasse eut sa pauvre maison.

Voici la Margelline, où l'esquif, qu'il amarre
Berce encore le pêcheur qui chante avec l'écho.
Plus loin c'est Portici : salut, Castellamarre !
Salut, jardins en fleurs de Torre del Greco !

Et toi, Vésuve, toi dont, la cime échancrée

 © Poeticus 2014 - 2026

Sur les coteaux voisins plane éternellement,
Te voilà ! Sur la nuit lumineuse et nacrée,
Ta vapeur se dessine en panache fumant.

De tous les hauts balcons ombragés de leurs nattes,
De tous les humbles seuils ornés de verts festons,
S'élèvent des appels, des chansons, des sonates,
Dont la guitare excite ou modère les tons.

Sous un bouquet de pins, qu'éclaire un rayon vague,
Et dont les parasols se projettent sur l'eau,
Un groupe de baigneurs se joue -avec la vague,
Et de profils errants embellit ce tableau.

Qu'entends-je ? À mon oreille une note divine
Arrive ; elle est joyeuse et rit en expirant.
A ce timbre argentin la femme se devine.
Comme une lyre aimée aux accords qu'elle rend :

Oui, c'est un jeune essaim de femmes et.de filles
Confiant à la nuit leurs folâtres ébats :
Elles ont suspendu leurs voiles aux charmilles,
Et, dans le flot ému, s'avancent pas à pas.

Et l'amoureuse mer les prend et les balance,
Et les fait tressaillir de joie et de frissons ;
Et leur voix de la nuit réjouit le silence ;
Et la brise qui passe en disperse les sons.

Ô Naples ! Doux tombeau de l'antique Sirène,
As-tu donc retrouvé sur tes sables d'argent
Ces filles de la mer qui, dans la nuit sereine,
Se donnaient à la vague et chantaient en nageant ?

Ô Méditerranée ! Ô lac des eaux limpides,
Que tant de corps divins fendaient de leurs bras nus,
Es-tu toujours la mer des blanches Néréides ?
Es-tu toujours la mer qui vit naître Vénus ?

© Poeticus 2014 - 2026

La viste

C'est elle, c'est la mer ! Enfin tu m'es rendue,
Enfin je te revois, magnifique étendue,
Ô mer, dont chaque flot luit comme un diamant !
Après tant de longs mois passés loin de ta rive,
Je reviens, et j'éprouve au moment où j'arrive
L'allégresse d'un fils et presque d'un amant.

Que l'aspect de tes eaux est cher à ma paupière !
Non, l'aveugle dont l'œil se rouvre à la lumière
Avec plus de bonheur ne revoit pas le jour !
Le jeune matelot, voguant sur tes abîmes,
D'un regard moins charmé voit renaître les cimes
Du doux pays natal que pleurait son amour.

Cruel fut mon exil, errant loin de ta plage !
En vain j'ai vu briller sous un ciel sans nuage
Des fleuves à pleins bords, miroirs de cristal pur ;
En vain le bleu Tyrol m'offrit ses lacs splendides :
Les sillons de leur nappe imitent mal tes rides,
Ils brillent d'un azur qui n'est, point ton azur.

Afin de retrouver un accord de tes ondes,
Attentif, je marchais dans les forêts profondes,
Des murmures divers j'étudiais le sens :
Aux chênes, aux bouleaux pourquoi tendre l'oreille ?
Est-il une musique à la tienne pareille ?
Leur voix n'a que des sons, la tienne a des accents.

D'autres fois, égaré dans quelque Babylone,
Aux quartiers où le peuple à flots noirs tourbillonne,
Je plongeais, écoutant son flux et son reflux ;
Mais bientôt, le front bas, je sortais de la foule ;
Hélas ! Dans ce fracas de notre humaine houle,
C'est le cri des douleurs qui domine le plus.

Et je disais : Ô mer ! Quand donc pourrai-je encore
Entendre tes refrains sur le galet sonore,
Tes rythmes de bonheur durant les nuits d'été ?
Chaque bruit de la terre est angoisse ou blasphème :
Tes bruits, et dans ton calme et dans ta fureur même,
Ne sont qu'un hymne à Dieu, par lui-même noté !

© Poeticus 2014 - 2026

Souvent, d'un pied tardif regagnant ma demeure,
Je me suis demandé : Que fait-elle à cette heure ?
Quel aspect revêt-elle, et quels sont ses accords ?
Et, comme une mouette à tes rives fidèle,
Aussitôt ma pensée allait à tire-d'aile
Voltiger sur tes eaux, se poser à tes bords.

Quelles illusions berçaient alors mon âme !
Peut-être que sa voix, disais-je, me réclame,
Que sa vague en pleurant appelle mon retour.
Car, pour qui maintenant se ferait- elle entendre ?
Quelqu'un sur son rivage est-il pour la comprendre ?
Qui pourrait, après moi, l'aimer de tant d'amour ?

Je naquis sur ses bords : au refrain de la vague,
Ma mère entremêlait quelque chant triste et vague
Alors qu'elle attirait le sommeil sur mes yeux.
Je n'avais qu'un berceau formé d'algues flétries,
Et je dormais, pendant que ces deux voix chéries
Confondaient près de moi leurs chants mélodieux !

Enfant déjà plus fort qui du logis s'évade,
Que de moments passés, dans un coin de la rade,
A chercher l'humble ver qu'on fixe aux hameçons,
A voir cingler les bricks partant pour les eaux larges,
A rêver, à transcrire au sable de leurs marges
Les premiers mots appris dans mes courtes leçons !

Émule dans mes jeux des fils de la Calabre,
Je me livrais au flot qui bondit et se cabre,
J'allais fendant du bras ses tourbillons fumants,
Tandis qu'avec des cris d'épouvante naïve
Mes sœurs au long regard me suivaient de la rive,
Et me disaient perdu sous les rocs écumants.

Bientôt, les bras lassés, ruisselant, hors d'haleine,
Je retournais m'étendre au soleil sur l'arène,
Heureux comme un lutteur qui revient triomphant ;
Et là, ma jeune Muse, orgueilleuse et sauvage,
Osait balbutier à l'écho du rivage
Sa première chanson, ses premiers vers d'enfant.

L'ombre venue, enfin, quand l'oiseau sous la feuille
S'abrite, et que l'enfant sous le toit se recueille,

 © Poeticus 2014 - 2026

Que de songes divins tour à tour m'y berçaient !
Doux fantômes d'amour ou chimères de gloire,
Que de rêves, sortis de la porte d'ivoire,
Qui de leurs bras charmants jusqu'au jour m'enlaçaient !

Hélas ! J’ai su, depuis, que ces rêves sans nombre
Mentaient ; dans ses liens la réalité sombre,
Captif, m'a promené, m'a traîné gémissant...
J'ai passé le désert sans ombre et sans fontaines :
Aux soins les plus ingrats, aux tâches les plus vaines,
La cruelle a donné le meilleur de mon sang.

Mensonges de l'amour, trépas moins durs peut-être,
Quels maux l'âpre destin ne m'a-t-il fait connaître !...
Mais pourquoi remonter le cours de la douleur ?
A l'oubli désormais jetons toute souffrance.
Je vous revois, ô flots ! Chers compagnons d'enfance,
Et ne me souviens plus que de ma vie en fleur !

© Poeticus 2014 - 2026

La plage de Mont-Redon

Muse qui possédez au cœur ce saint trésor
Dont le ciel généreux enrichit ceux qu'il aime,
Lisez, lisez des vers ; mais plus souvent encore
Écrivez-en vous-même.

Écrivez ce que dit ce spectacle charmant
Que mon œil, grâce à vous, apprit à mieux connaître,
Paysage qui n'est encadré dignement
Que dans votre fenêtre.

Dans ce radieux golfe où l'âme se complaît,
Écrivez ce que dit le zéphyr à la voile,
Le flot au gouvernail, le pêcheur au filet,
Et la barque à l'étoile.

Écrivez ce que dit cet horizon serein
De montagnes d'azur, au couchant violettes,
Et cette brume d'or que seul Claude Lorrain
Trouvait sur ses palettes.

Écrivez ce que dit, le soir, en se levant,
La lune, dont l'image à la mer brille et tremble,
Reflet qu'on aime à suivre à la plage en rêvant,
Lorsqu'on va deux ensemble.

Écrivez ce que dit au rivage attentif
Cette voix, de la mer, si bien entrecoupée,
De la brise et du flot murmure alternatif,
Immense mélopée ;

Concert vague et profond, qui n'est jamais si doux,
Si suave à l'oreille et pénétrant à l'âme,
Que le soir, vers minuit, quand c'est auprès de vous
Qu'on l'écoute, Madame !

© Poeticus 2014 - 2026

Cogoreto

Halte, voiturin ! Je veux, au rivage,
Suivre ici la route en humble piéton.
Il eut pour berceau cet obscur village,
Celui dont ce mur porte inscrit le nom.

Tout jeune, il venait s'asseoir à la grève,
Perçant l'horizon d'un œil inquiet ;
Puis il s'endormait, et voyait en rêve
Des mondes qu'au loin Dieu lui déployait !

De sa veste alors secouant l'étoffe,
Ses amis, fâchés d'un sommeil trop long,
Lui criaient : Debout ! Viens jouer, Christophe !
A quoi rêves-tu, paresseux Colomb ? —

Plus-tard, sous le sort grande âme inclinée,
On le vit, hélas ! Dans ce même lieu,
Repassant le cours de sa destinée,
De l'oubli des rois faire appel à Dieu !

Au couchant, le soir, tournant la paupière,
Il suivait d'un œil émoussé d'ennui
L'astre qui, là-bas, portait la lumière
Au monde si beau découvert par lui !

© Poeticus 2014 - 2026

Le baptême du Bourdon

Comme un globe de feu qui jaillit du cratère,
Il est enfin sorti des fentes de la terre,
Ce bronze qui dormait dans son moule natal.
L'artiste, en détachant son argileuse écorce,
A lui-même admiré l'étendue et la force
De l'instrument monumental !

Il est là : suspendu sur la foule étonnée,
Il offre à tous les yeux sa voûte festonnée
Dont l'arabesque suit le contour spacieux ;
Et le peuple accouru, qui dans l'air le contemple,
Hésite, croyant voir la coupole d'un temple
Que le vent berce dans les cieux.

Salut, bronze géant ! Résonnante merveille !
Monument dont Lyon dote sa sœur Marseille !
La grâce exquise en toi s'unit à la grandeur :
Mais une vertu manque à ta beauté suprême,
Et tu ne l'auras pas — si Dieu ne vient lui-même
Achever l'œuvre du fondeur !

Il est-venu : l'Église, à l'aube de ton âge,
T'a placé de ses mains sous un haut patronage :
De l'antique cité l'édile est ton parrain ;
Et, tandis que ton front sous les fleurs se dérobe,
Une douce marraine étend la blanche robe
Sur tes immenses flancs d'airain.

Au milieu de l'encens, des flambeaux, des cantiques,
L'évêque a prononcé les paroles mystiques
Qui font courber la tête et fléchir les genoux ;
Et, comme un nouveau-né dans la Cité romaine,
Te voilà dès ce jour, bronze catéchumène,
Te voilà notre frère à nous !

Oui, notre frère à nous ! Car, sitôt que l'eau sainte
A coulé sur la cloche au milieu de l'enceinte,
La matière n'est plus un élément brutal ;
C'est un être animé d'une secrète flamme,
C'est un sonore esprit qui chante, c'est une âme
Qui palpite dans le métal.

© Poeticus 2014 - 2026

Grande âme qui résonne à travers la matière,
Elle s'unit dès lors à notre vie entière,
A l'innocente joie, aux plaintives douleurs ;
Des enfants au berceau fêtant la chaste aurore,
Ou, sur les trépassés que la tombe dévore.
Jetant ses glas comme des pleurs

Mélodieuse voix des vieilles basiliques,
Elle appelle vers Dieu les foules catholiques,
Solennise les saints dont on bénit les noms ;
Et, vienne à retentir l'écho d'une victoire,
La cloche tout à coup, fière de notre gloire,
Chante plus haut que les canons !

Monte donc, cloche sainte, à la tour qui t'appelle !
Colosse de métal, monte sur la chapelle
Qui des sommets voisins couronne le granit !
Ce clocher te convient, bâti sur la redoute :
Sublime oiseau de bronze, il te fallait sans doute
Une citadelle pour nid !

Et là, de ces hauteurs chères à la Madone,
Aux quatre vents du ciel que ta voix s'abandonne,
Avec les éléments qu'elle ait des entretiens.
Ni la foudre, ta sœur, grondant aux jours d'automne,
Ni l'Océan voisin qui sur la grève tonne,
N'auront des bruits pareils aux tiens.

Quand un navire part et de loin te regarde,
Désormais tes adieux, ô Vierge de la Garde,
Par-delà l'horizon suivront les matelots ;
Et des mondes lointains quand un navire arrive,
Ton salut, bien avant qu'il découvre la rive,
Ira l'accueillir sur les flots !

Mais la foule, à tes pieds, se recueille en silence.
Le formidable airain s'agite, il se balance,
Il jette un premier son musical et vibrant ;
Puis, vase qui répand son eau quand on l'incline,
Le bourdon qui se penche inonde la colline
De son mélodieux torrent.

Chante, vaste bourdon ! Chante, cloche bénie !
Répands, répands à flots ta puissante harmonie,

 © Poeticus 2014 - 2026

Verse-la sur la mer et les champs et les monts ;
Et surtout, dès cette heure où ton hymne commence,
Entonne dans les cieux un chant de joie immense
Pour la cité que nous aimons !

Garde-la des fléaux et de toute discorde :
Que jamais une main ne s'attache à ta corde
Pour lancer dans les airs les clameurs du tocsin.
Que ta haute musique, à jamais bienvenue,
Comme un verbe de Dieu descende de la nue
Et réjouisse notre sein.

Sois pour nous le signal d'une fête éternelle ;
Et, dans les temps futurs, quand le vent, de son aile,
Aura rongé la date inscrite à tes parois,
Parle encore de concorde et de vertu civile
A tous ceux de nos fils qui, dans la grande ville,
Recueilleront ta grande voix !

 © Poeticus 2014 - 2026

Sommaire

Sommaire ..... p. 2
L'auteur ..... p. 3
A Franz Liszt ..... p. 5
A une jeune passagère ..... p. 6
Aux alcyons ..... p. 8
Avant que mon adieu salue ..... p. 11
Bordighiera ..... p. 15
Carqueiranne ..... p. 17
Chanson d'un triton ..... p. 19
Chansons du soir ..... p. 21
Mare velivolum ..... p. 22
Pulchra Nimis ..... p. 23
Nuit de mai ..... p. 26
Les nuits de Naples ..... p. 27
La viste ..... p. 29
La plage de Mont-Redon ..... p. 32
Cogoreto ..... p. 33
Le baptême du Bourdon ..... p. 34

 © Poeticus 2014 - 2026